

La ville en marge du texte. Les marges d'une ville.
Beyrouth dans *Maryam ou le passé décomposé* (*Maryam al-hakâya*) de Alawiya Sobh
Par Batoul Wellnitz

Nous allons explorer dans cet exposé les marges du roman *Maryam al-Hakâyâ* de la Libanaise Alawiya Sobh, roman datant de 2002 dans lequel l'espace de la ville entretient une relation significative non seulement avec la réalité historique de la guerre civile libanaise, mais aussi avec l'existence fictionnelle des personnages.

Dans son roman *Maryam al-Hakâyâ*, Alawiya Sobh raconte en effet la ville de Beyrouth et tente de tracer l'évolution de ses personnages dans et par rapport à cette ville. Ces évolutions s'inscrivent dans le contexte de la guerre qui a détruit la ville et la vie de ses habitants.

A première vue, il semble que Beyrouth soit au centre du roman : 12 chapitres sur 13 contiennent des histoires ayant pour cadre extérieur la ville de Beyrouth.

Or, l'économie du texte va nous révéler combien ce centre apparent est en réalité mis en marge par l'organisation spatiale interne du roman qui s'avère beaucoup plus complexe que ne laisse le deviner l'apparente prépondérance de Beyrouth comme cadre et objet de la narration. Par conséquent, nous allons tenter de définir à travers cet exposé la place et la nature de l'espace urbain tel qu'il se présente dans le roman.

L'auteure en fait même une de ses préoccupations intimement liées à son écriture :

dans un article publié dans le journal égyptien *Akhbar aladab*, Alawiya Sobh déclare en effet : « Il m'est venu à l'esprit de faire écrire mes personnages pour recueillir leur témoignage sur la ville ».¹ Dans ce même article, elle s'interroge à l'inverse sur le rôle complexe que joue cet espace beyrouthin dans sa création littéraire: « comment écrire à propos de ou dans une ville qui ne ressemble en rien aux villes qui ont engendré et qui engendrent toujours la littérature ? Comment écrire ma ville, moi qui n'ai jamais vécu dans un contexte civil normal et dans une société urbaine normale ? (...) c'est une ville qui nous a fermé toutes les portes au nez, seule celle de la guerre restait entrouverte. »²

Alawiya Sobh entame une recherche désespérée de sa ville et tente de dessiner les contours de son propre « corps malade et traumatisé » selon sa propre expression par rapport au corps de Beyrouth dévasté par la guerre.

Espace textuel, espace urbain mais aussi contours de l'individu ne font-ils qu'un ?

¹ Akhbar aladab, 2/11/2003 n° 538

² *Ibid.*

³ Tygstrup, Frederik, Espace et littérature, p.55

Les marges qui sont au centre, au centre de la réflexion de ce colloque, se définissent par rapport à un espace donné. Dans ce roman nous allons donc dans un premier temps parler de l'organisation textuelle qui marginalise matériellement la ville. Puis nous allons évoquer, dans un deuxième temps, la relation ville/village et le rapport entre attraction / mouvement centrifuge tel qu'ils découlent de cette organisation de l'espace-texte.

Résumé du roman :

Cependant, avant d'aborder mon analyse, j'aimerais vous résumer ce roman complexe d'Alawiya Sobh. On a souvent entendu dire qu'un roman est « un art qui se déroule dans le temps, tout comme la musique, avec un commencement, un milieu et une fin, et une logique de transformation qui en assure la cohésion ». ³ De ce point de vue, résumer l'histoire de *Maryam al-Hakâya* semble une tâche bien ardue car nous avons non seulement une histoire mais plusieurs histoires enchâssées, imbriquées les une dans les autres.

Cependant, la ligne directrice de ce roman est la narratrice Maryam qui part à la recherche de l'auteure perdue, Alawiya Sobh. Celle-ci avait promis d'écrire les histoires des plusieurs personnages dans le but consigner la mémoire d'une génération pendant la guerre civile de 1975. Ne trouvant pas Alawiya, Maryam prend sa place pour écrire, elle-même, toutes les histoires que tant de gens lui avaient confiées avant de quitter le pays vers le Canada pour épouser Amine.

Le roman raconte l'évolution et la transformation de quatre jeunes filles de Beyrouth : Maryam, Alawiya, Ibtissam et Yasmine, avant, pendant et après la guerre. Le sort de ces quatre jeunes filles est étroitement lié à celui de la ville de Beyrouth. C'est donc sur les décombres d'une guerre, et d'une société laminée, que s'élève la voix de Maryam. « Dans les rues de Beyrouth qui l'ont vu naître, grandir, et aimer ; dans cette ville-miroir de ses émois, de ses angoisses et de ses peurs, elle raconte : Ibtissam, sa confidente, qui l'aida naguère à s'émanciper de la tutelle des hommes, à se faire avorter, avant qu'Ibtissam n'"avorte" elle-même de ses rêves en épousant un homme brutal, tyrannique et jaloux de son passé. Elle raconte aussi Yasmine, la militante féministe, "briseuse de convenance" qu'elle découvre enfermée dans des convictions religieuses d'un autre âge. Ou encore Zouhayr, dramaturge - double masculin d'Alawiya, hanté comme elle par ses récits et qui sombrera dans la folie, avant de disparaître à son tour. » ⁴

³ Tygstrup, Frederik, Espace et littérature, p.55

⁴ Le monde des livres 15.11.07

Venons-en à cet espace urbain qui semble si important que nous qualifierons néanmoins comme la ville en marge du texte.

Le centre et ses marges :

Le texte du roman en tant qu'objet matériel occupe un espace physique, le livre, et se compose de 421 pages découpées en treize chapitres. Ces chapitres forment trois blocs distincts. Le premier bloc regroupe les chapitres 1 à 5, le deuxième bloc contient le très long chapitre 6 et enfin le troisième bloc réunit les chapitres 7 à 13.

Le premier bloc a une seule narratrice, Maryam, et un espace unique, la ville de Beyrouth.

Tout au long de ces cinq chapitres, chacun des personnages dessine la ville et en détermine les contours selon sa propre expérience. La ville exerce à son tour une force d'attraction et/ou de répulsion sur les personnages, les situant tantôt au centre tantôt à la marge de son espace.

« Il est plus facile de décrire sans raconter que de raconter sans décrire » dit Gérard Genette. Et c'est justement la quasi absence de descriptions qui crée la particularité de cet espace urbain de Beyrouth dans Maryam.

La ville n'est pas décrite mais elle est ressentie et c'est à partir des sentiments ou au gré des ressentiments des personnages que son image se constitue. Cette absence de descriptions spatiales renforce le rapport fusionnel entre espace et personnage et engendre des mondes individuels au sein d'un espace historique et géographique bien déterminé : « les actions et situations humaines ne sont pas seulement situées dans l'espace mais elles créent de l'espace, dit Frederik Tygstrup, la spatialité de l'expérience ne se réduit pas à un espace simple et aux coordonnées d'un espace lisse, continu, c'est-à-dire, un espace théorique. La spatialité de l'expérience renvoie à un espace vécu qui juxtapose et combine un faisceau de spatialités. »⁵

Pour Alawiya Sobh, comme pour les personnages, Beyrouth ne doit avoir ni visage ni toponymie. En usant de ce procédé, Alawiya Sobh marginalise Beyrouth et se venge ainsi de cette ville qu'elle a tant aimée et qui l'a trahie.

« Quand nous devons traverser un rond-point qui du temps de la guerre, avait été le théâtre de bombardements et dont les radios et les bulletins d'information avaient relayé le nom, Alawiya se tournait vers moi et faisait :

- Comment s'appelle ce rond-point ? Tayyouni ? Qasqas ? Sodico ?

Je lui répondais, et elle s'étonnait :

⁵ Tygstrup, Frederik, op.cit, p, 58

- pas possible ! pourquoi il n'y a pas de bombardements ? c'est impossible ! on aurait déjà dû recevoir un obus sur la tête !

Je lui faisais remarquer :

- la guerre est finie, Alawiya, de quoi as-tu peur encore?
- Mais alors, si c'est vrai ce que tu dis, il faut débaptiser et rebaptiser toutes les places et tous les quartiers dont les noms sont entachés par la guerre et la mort, pour qu'ils cessent de nous angoïsser et qu'on puisse à nouveau y aller sans peur. »⁶

On le voit, ce premier bloc épouse telle une mante religieuse la ville tant aimée et haïe pour aussitôt mieux la déconstruire— ce que Freud appelait la *Hassliebe*, la haine-amour. La rupture affective d'avec la ville s'accompagne d'une autre rupture, narrative celle-ci :

En effet, le deuxième bloc, le chapitre 6, se distingue tout d'abord par une présentation matérielle différente. Tout d'abord, la police d'imprimerie est différente et elle est inscrite en gras. Mais surtout, ce chapitre présente un espace singulier, celui du village de la famille de Maryam au sud Liban. Maryam en reste néanmoins la narratrice.

La situation spatiale de ce chapitre au cœur du livre n'est-elle pas significative ? Ne traduit-elle pas une volonté de situer la ville en marge du village ? Plus précisément aux marges du village, puisque le troisième bloc reprend sa plongée dans l'espace-ville détruit et si peu enviable au regard de la place centrale accordée au village dans le chapitre 6.

En effet, dans le troisième bloc, la narratrice revient vers la ville. Mais elle cède la place à ses trois amies qui occupent chacune à son tour le rôle de narratrice. Après la mise en marge de l'espace urbain vient donc la mise entre parenthèse de la narratrice principale au profit de ses trois amies : Ainsi, chacune raconte son parcours et sa vision de la ville. (Ibtissam au chapitre 8, Alawiya au chapitre 9 et Yasmine au chapitre 10). Là encore, la ville mise au rebut de l'histoire entraîne avec elle celles et ceux qui la peuplent : La marginalisation des personnages des narratrices de ces chapitres est racontée par elles-mêmes : Comme Beyrouth, Ibtissam est détruite. Elle se résigne à être la femme d'un homme qu'elle n'aime pas. Alawiya dénigre ses personnages et elle les fuit comme Beyrouth qui renie ses habitants et les éloigne. Et enfin Yasmine, cache ses déceptions derrière son uniforme religieux comme Beyrouth cache ses murs vacillants derrière les affiches des martyrs et des slogans religieux.

⁶ Sobh, Alawiya, *Maryam ou le passé décomposé*, Editons Gallimard, Collection Du monde entier, Paris, 2007 p. 29

La ville et le village – attraction et centrifuge :

Si l'on considère que chacun de ces deux espaces est comme un aimant possédant deux pôles, un pôle négatif et l'autre positif, nous remarquons que l'organisation spatiale du livre en trois blocs permet un mouvement d'attraction d'une part et un mouvement centrifuge d'autre part entre l'espace central du village et ses deux marges la ville.

Ce mouvement d'attraction et ce mouvement centrifuge peuvent être schématisés par le tableau suivant :

-	ville	+	-	village	+	-	ville	+
Maryam part		Ibtissam se marie	la famille de Maryam quitte le village		Rounjous rentre au village	Le mariage Ibtissam échoue		Le retour d'Alawiya

En effet, le premier chapitre s'ouvre par le pôle négatif de la ville « Pour moi, tout est fini » déclare la narratrice. La guerre est finie et Maryam est sur le point de quitter sa ville. Avant de tout laisser, elle veut faire ses adieux à ses amies et plus particulièrement à Alawiya. Mais cette dernière a disparu, la ville l'avait expulsée. Elle est introuvable tout comme les histoires qu'elle avait promis d'écrire.

« Disparue ! Tout comme Zouhayr, son jumeau et le héros de son roman. Elle a disparue, laissant nos destins en suspens.

Nulle trace de son nom en bas des pages des magazines. Pas même sur la porte de cet appartement que je connais bien et qu'elle occupait en bas de la rue Hamra. L'immeuble lui-même a été réduit à terre. »⁷

La ville est présentée dans le début du premier bloc (chapitres 1 à 5) comme un espace impossible à saisir, régi par une loi physique qui expulse les personnages - ainsi Maryam est soumise à cette loi qui la propulse hors de sa ville, hors de son pays.

En revanche, la fin de ce premier bloc est marquée par le mariage d'Ibtissam qui espère commencer une nouvelle vie, elle veut s'installer à Beyrouth qui lui fait miroiter le bonheur et la stabilité : « Le mariage lui redonnerait une nouvelle vie, elle ferait table rase du passé, fonderait une famille, revivrait à nouveau, savourerait la présence d'un homme dormant à ses côtés, un homme qui la préserverait de la solitude et de toutes ses angoisses. » (p.103) Ainsi Ibtissam « promenait son regard neuf pendant notre ronde autour de la ville. »⁸

⁷ *Maryam ou le passé décomposé*, op. cit. p. 11

⁸ *Ibid.* p. 133

A ce pôle positif à la fin du premier bloc s'oppose un pôle négatif du deuxième bloc. En effet, le chapitre 6 s'ouvre également sur le départ de la famille de Maryam vers la ville.

« You... you... youuu... ! C'est ainsi que ma mère accueille la nouvelle.

Ma mère, Fatmé, dite Oum Ahmad, fille de Najib, femme de Hassan, dit Abou Ahmad, fils d'Ali, poussa des youyous de joie ce jour-là, maudissant les travaux des champs, le labour, la souffrance et la faim. »⁹

Ici, c'est le village qui expulse et la ville qui accueille.

Maryam fait un retour vers le village pour trouver des réponses à beaucoup de questions.

Alawiya Sobh dit à ce propos : « La déception de ma narratrice Maryam n'est pas celle du villageois qui se perd en ville ou qui est choqué par elle. C'est la déception de la fille de cette ville qui a rêvé le changement (...) Maryam est retournée vers le village, elle raconte les histoires de sa mère pour comprendre et pour découvrir une société urbaine qui garde en elle sa propre défaite. »¹⁰

Le village contient la réponse que la ville n'a pas su donner malgré une guerre qui voulait tout changer. Les quatre amies avaient cru à une libération possible de la ville. La guerre devait effacer les injustices et le communautarisme. Pour elles, Beyrouth n'était que faite des marges regroupant des communautés. Les feus de la guerre devaient faire fondre toutes ces marges pour en faire qu'une seule et unique ville. Mais en réalité, la guerre n'a fait qu'accentuer les frontières et multiplier les marges. Beyrouth est alors un espace désenchanté qui représente pour les personnages du roman un monde en désordre.

« La guerre a fait avorter le rêve du modernisme, de la laïcité et de la liberté » dit Alawiya Sobh.¹¹

L'articulation entre le plus (+) de la fin du chapitre 5 et le négatif (-) pour le début du chapitre 6 provoque un mouvement d'attraction. Les deux pôles contraires s'attirent comme nous le confirme la loi physique.

A la fin du chapitre 6, la tante de Maryam retourne s'installer dans son village ainsi le deuxième bloc se termine par le pouvoir attractif du village (+).

⁹ Ibid. p.135

¹⁰ Akhbar aladab, 2/11/2003 n° 538

¹¹ Ibid

Le troisième bloc (chapitres 7 à 13) nous présente l'échec du mariage d'Ibtissam.

« Cinq mois après le mariage d'Ibtissam, sa mère, affligée de voir sa fille devenue l'ombre d'elle-même, amaigrie et décharnée, me dit :

- La pauvre chérie, c'est son destin ! La cuisse de son mari est *trop salée* pour elle !

Ibtissam regarda sa mère avec colère. Confuse, cette dernière baissa la tête, puis marmonna à voix basse à mon intention :

- oui, il a *la cuisse trop salée* pour elle ! la petite a complètement fondu et s'est desséchée ! où est la poitrine fabuleuse ? où est la croupe pleine et ferme ? elle n'a plus que la peau sur les os ! ses beaux yeux de velours, ardents et pétillants qui étaient un baume pour les cœurs ne sont plus que deux petites billes inertes, ternes et figées. »¹²

Le retour vers les histoires de la ville est marqué par ce pôle négatif et la suite des chapitres accentue le côté marginalisant de Beyrouth. La ville considère ses habitants comme étrangers, indésirables même s'ils s'étaient installés il y a cinquante ans ou plus. Ils seraient mieux loin d'elle. Dans Beyrouth, tout personnage est un étranger parce qu'il est d'une communauté autre.

Ainsi, Yasmine qui voulait redessiner la ville, abandonne ses rêves de changement et se conforme finalement aux règles de sa communauté. Elle dit à Maryam :

- Tu ne comprends pas qu'il est difficile de lutter quand tu te sens différente des êtres qui te sont les plus proches, ta famille et tous ceux qui t'entourent ? Quand ils te rejettent et te désapprouvent, et qu'il est impossible qu'ils te comprennent ou que toi tu les comprennes ? Quand même la langue qu'on parle n'est pas la même, ni notre manière de nous habiller ou de penser. Je n'en pouvais plus. Il fallait que je me conforme aux autres et que je me voile. Depuis que j'ai adopté le voile j'ai enfin recouvré la paix. »

Le 13^e chapitre annonce le retour d'Alawiya. Maryam retrouve enfin son amie mais ne reconnaît ni ses traits physiques ni son discours. La ville a gagné...

« Je n'en crois pas mes yeux...

Est-ce Alawiya que je vois à la télévision ?

¹² *Maryam ou le passé décomposé*, op. cit. p. 279

Une Alawiya méconnaissable, outrageusement maquillée, le regard souligné d'un large trait de *khôl* et les cils surchargés de mascara qui donne une pesanteur au mouvement de ses paupières. (...)

Elle vante un magazine qu'elle dirige avec des arguments dignes d'un publicitaire et répond aux questions de la présentatrice en donnant son avis sur les nouvelles vedettes de la chanson, la presse féminine et d'autres questions de ce genre.

Je n'en crois pas mes yeux. »¹³

La ville mise en marge dans le roman *Maryam al-Hakâyâ* nous semble donc comme une vengeance par l'écriture de l'auteure Alawiya Sobh, qui à l'instar de ses personnages s'est sentie marginalisée par cette ville et ses blessures qui étaient devenues aussi les siennes.

Mais échappe-t-on jamais à celle ou celui qu'on a aimé ?

Et si le véritable sujet de ce roman était l'impossibilité de toute marge de manœuvre, autrement dit, l'unité profonde entre marge et texte, entre personnages fictifs ou vivants et l'espace de leur cité ?

Nous n'avons pas ici la marge de temps nécessaire pour y répondre, mais c'est un philosophe un peu marginal, Jean Baudrillard, qui dans son essai *Simulacres et simulation* parle de la « négativité opérationnelle » et de « scénarios de dissuasion » :

Il s'agit toujours de faire la preuve du réel par l'imaginaire, la preuve de la vérité par le scandale, la preuve de la loi par la transgression [...] la preuve du système par la crise [...]. Tout se métamorphose en son terme inverse pour se survivre dans sa forme expurgée. Tous les pouvoirs, toutes les institutions, parlent d'eux-mêmes par dénégation, pour tenter par simulation de mort d'échapper à leur agonie réelle.¹⁴

Alawiya Sobh, triplement marginale – femme auteure, chiite et ouvrant la littérature vers une autre réalité, celle des campagnes du Sud-Liban – n'est-elle pas celle qui cherche ainsi à réconcilier toutes les marges ?

¹³ Ibid. p. 431

¹⁴ Baudrillard, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée 1981, p. 35